



HAL
open science

Du paysage à l'environnement : le massif du Rossberg aux périodes médiévale et moderne

Jean-Baptiste Ortlieb

► **To cite this version:**

Jean-Baptiste Ortlieb. Du paysage à l'environnement : le massif du Rossberg aux périodes médiévale et moderne. Revue d'Alsace, 2019, 145, pp.109-134. 10.4000/alsace.4137 . hal-03330488

HAL Id: hal-03330488

<https://hal.science/hal-03330488>

Submitted on 31 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du paysage à l'environnement : le massif du Rossberg aux périodes médiévale et moderne

Jean-Baptiste Ortlieb

109

Les descriptions anciennes des Vosges offrent en histoire une clé d'entrée à l'étude des paysages du massif. Au XIII^e siècle, le moine bénédictin Richer de Senones livre, au début de sa chronique, une terrifiante « [d]escription de la situation et assiette de la Vosges, contrée solitaire » : « Ceste terre est farcie et occupée de hautes montagnes de rochers aspres, et de grosse et lourde façon, qu'il semble à les voir être des chasteaux naturellement posez aux sommetz d'icelles, redonnants de premier aspect horreur à ceux qui les regardent¹ ». Cinq siècles plus tard, dans ses *Observations minéralogiques*, le géologue Pierre de Sivry entretient la thématique d'un paysage de moyenne montagne repoussant : « De La Poutroye en allant à l'Abbaye de Pairis, je suis passé sur des montagnes extrêmement hautes [...]. Rien n'est plus affreux que leur aspect. Point de plantes, point d'arbres [...]. Le chemin, si toutes fois c'en est un, est presque impraticable. [...] & l'on a peine à concevoir, en regardant ces montagnes difficiles & rapides, qu'on puisse parvenir au sommet qui paroît inaccessible² ». En dépit de ces images

1. RICHER DE SENONES, *Chronique, traduction française du XVI^e siècle, sur un texte beaucoup plus complet que tous ceux connus jusqu'ici, publiée pour la première fois avec des éclaircissements historiques sur les Manuscrits des Tiercelins de Nancy et de la Bibliothèque publique de la même ville, par Jean CAYON*, Nancy, Cayon-Liébault, 1842, p. 7 (volume conservé à la BNU).

2. Pierre DE SIVRY, *Observations minéralogiques dans une partie de l'Alsace, des Vosges et de la Lorraine*, Nancy, Haener, 1782, p. 61. Voir Philippe JÉHIN, « Un jeune géologue décrit le val d'Orbey à la veille de la Révolution », *Bulletin de la Société d'histoire du canton de Lapoutroie val d'Orbey*, n° 37, 2018, p. 27-32.

connotées très négativement, on considère communément qu'entre ces deux bornes chronologiques et plus généralement sur le temps long, les Vosges – en tant que milieu « naturel » – auraient été apprivoisées et domestiquées par les hommes. Alors que l'esquisse péjorative du moine Richer a vocation à valoriser en retour l'entreprise monastique menée depuis le haut Moyen Âge dans des Vosges inhospitalières, l'observation du paysage par le géologue Pierre de Sivry revêt une dimension esthétique, voire contemplative, telle qu'on la retrouve dans les carnets de voyage des naturalistes de l'époque moderne³. Ces deux discours sur la montagne vosgienne, en apparence très proches, n'ont donc rien d'autre en commun que l'espace montagnard décrit, alors que les dimensions à la fois environnementale (réseau d'acteurs) et paysagère (perception par les sociétés) de ce même espace ont évolué au cours du temps. Cette première dichotomie fait du paysage, en tant que perception de l'espace, une tranche visible et subjective du rapport complexe qu'entretiennent les sociétés humaines et leur environnement⁴. L'écart existant entre pratiques spatiales et représentations paysagères renvoie à la difficulté pour l'historien d'aborder le paysage et sa dimension environnementale. Les sciences historiques doivent donc aborder le lien qui unit paysage et environnement avec la plus grande prudence, en déployant un questionnaire effectif à la diversité des sources.

Marc Bloch évoque l'enjeu de ce rapport de l'histoire au paysage, qui « [d]ans quelques-uns de ses caractères fondamentaux, [...] date d'époques extrêmement lointaines. Mais, pour interpréter les rares

3. Pour Buffon : « C'est par des expériences fines, raisonnées et suivies, que l'on force la nature à découvrir son secret [...]. Les recueils d'expériences et d'observations sont donc les seuls livres qui puissent augmenter nos connaissances. » (« Préface du traducteur », in *La Statique des Végétaux et l'Analyse de l'Air : Expériences nouvelles lûes à la Société royale de Londres*, Paris, Debure, 1735, p. iii-viii). Sur les « carnets », voir Marie-Noëlle BOURGUET, *Le monde dans un carnet. Alexander von Humboldt en Italie (1805)*, Paris, éd. du Félin, 2017.

4. Pour le géographe Roger Brunet, « il n'est de paysage que perçu. [...] Or ces représentations sont extrêmement variables selon les sociétés et selon les personnes, selon les cultures et les modes de vie » ; Roger BRUNET, *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, Paris, Reclus, 2009 (éd. or. 1992), p. 373. Léonard Dauphant associe au paysage une « triple réalité » : « perçu, [le paysage] est un certain regard, formé par une culture ; construit, il est aussi une forme donnée à la Terre ; enfin, il est élu, valorisé par une civilisation, parmi les multiples milieux naturels qui l'accueillent. *In visu* et *in situ*, il définit donc une façon d'habiter la terre, il est le sentiment d'être au monde d'un peuple » ; Léonard DAUPHANT, *Géographies, ce qu'ils savaient de la France (1100-1600)*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2018, p. 30.



Fig. 1. La chaume sommitale du Rossberg à la fin de l'été, depuis le sommet du Thannerhubel (1183 m), cliché du 16/09/2012, J.-B. Ortlieb.

documents qui nous permettent de pénétrer cette brumeuse genèse, pour poser correctement les problèmes, pour en avoir même l'idée, une première condition a dû être remplie : observer, analyser le paysage d'aujourd'hui. Car lui seul donnait les perspectives d'ensemble, dont il était indispensable de partir⁵ ». Si le concept de paysage diverge d'une discipline scientifique à une autre, Jean-Robert Pitte y discerne avant tout « l'expression observable par les sens, à la surface de la terre, de la combinaison entre la nature, les techniques et la culture des hommes. Il est essentiellement changeant et ne peut être appréhendé que dans sa dynamique, c'est-à-dire l'histoire qui lui restitue sa quatrième dimension⁶ ». Le paysage se trouve ainsi à la charnière des relations

5. Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1952 (éd. or. 1949), p. 29.

6. Jean-Robert PITTE, *Histoire du paysage français*, Paris, Tallandier, 2012 (éd. or. 1982), p. 19.

complexes qu'entretiennent les hommes avec leur environnement, relations qui sont l'objet premier de l'histoire environnementale. Dans le cas d'un milieu fortement anthropisé comme celui des « hautes chaumes », prairies d'altitude qui coiffent les sommets des Hautes-Vosges, la traditionnelle scission entre « nature » et « culture » – pourtant centrale dans la notion même de paysage – peut être remise en question.

Cette mise en perspective des objets paysagers, dans le rapport qu'ils impliquent à l'environnement, s'inscrit plus généralement dans l'avènement des humanités environnementales : « on assiste, depuis une trentaine d'années au moins, à l'émergence et à la multiplication de champs des sciences humaines et sociales qui non seulement affichent l'environnement ou l'écologie pour objet, mais revendiquent aussi de voir leur épistémologie transformée par cet objet⁷ ». L'histoire environnementale propose par exemple de ne plus « se contenter d'un environnement pris comme toile de fond, simple cadre sur lequel se déroule l'action des hommes. [...] De manière plus radicale, il s'agi[t] plutôt de considérer les éléments naturels comme des acteurs à part entière, dotés de leur capacité d'action et de leurs logiques propres, non réductibles à l'usage qu'en font les hommes⁸ ». Ce décentrement, qui peut être appliqué à l'étude des paysages anciens et actuels, entend répondre aux enjeux environnementaux posés aujourd'hui. L'enjeu de la gestion des paysages, considérés comme un patrimoine naturel à préserver, est bien perceptible par exemple dans les Hautes-Vosges depuis la création en 1989 du Parc naturel régional des Ballons des Vosges⁹. Comme le relève Alice Ingold, « la question environnementale a émergé publiquement à la fois comme une préoccupation de l'opinion,

7. Guillaume BLANC, Élise DEMEULENAERE et Wolf FEUERHAHN (dir.), *Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2017, p. 7.

8. Grégory QUENET, *Qu'est-ce que l'histoire environnementale?*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2014, p. 15. Cette recomposition épistémologique conduit aussi à questionner la terminologie ; voir par exemple Wolf FEUERHAHN, « Les catégories de l'entendement écologique : milieu, *Umwelt*, *environment*, nature... », in Guillaume BLANC *et alii*, *Humanités environnementales, op. cit.*, p. 19-41. Outre-Rhin, l'histoire environnementale est également dynamique : Joachim RADKAU, *Natur und Macht. Eine Weltgeschichte der Umwelt*, Munich, éd. C. H. Beck, 2000.

9. www.parc-ballons-vosges.fr. Au Rossberg, la gestion du paysage s'inscrit également dans le réseau européen « Natura 2000 » ou encore dans le programme des « Réserves Naturelles de France » pour le secteur de la « Forêt des volcans de Wegscheid ».

un enjeu majeur de la politique des États et un domaine scientifique. L'aménagement de la nature et ses transformations, les effets multiples qu'exercent sur elle les activités humaines, sont pourtant l'objet d'une histoire plurimillénaire d'investigation et des savoirs, de pratiques et d'apprentissages¹⁰ ». Dans sa dimension patrimoniale, l'enjeu de la gestion des paysages réside donc dans notre capacité de prendre conscience des héritages visibles et invisibles des sites actuels et de leurs sols.

Le dialogue entre les disciplines s'avère dès lors essentiel pour comprendre les dynamiques anciennes et actuelles à l'œuvre. Pour Marc Bloch, ce dialogue est au fondement du métier de l'historien : « [p]eu de sciences [...] sont contraintes d'user, simultanément, de tant d'outils dissemblables. C'est que les faits humains sont entre tous complexes. C'est que l'homme se place à la pointe extrême de la nature¹¹ ». Si l'étude des fonds archivistiques reste primordiale pour dresser une histoire environnementale des Vosges, cette dernière prend tout son sens en intégrant les données mises à disposition par les sciences de la nature et les études de terrain. La confrontation, entre elles, de ces sources nombreuses et hétéroclites incite l'historien à questionner leur complémentarité, par exemple à l'échelle d'un sommet ou d'un massif. Le cas du Rossberg, massif d'origine volcanique, et de sa « chaume » sommitale culminant à 1 192 mètres d'altitude entre les vallées de la Thur et de la Doller (Haut-Rhin), se prête particulièrement bien à un tel exercice. Le paysage actuel du Rossberg permet certes d'aborder l'environnement ancien de cette montagne, mais l'approche environnementaliste incite bien plus l'historien à requestionner les dynamiques historiques à l'œuvre dans la prise en compte de ce même paysage. En cherchant à mettre en évidence l'existence de réseaux complexes et instables, il est possible de mettre au jour pour les sommets vosgiens l'existence d'une compétition entre une multitude d'acteurs, aussi bien humains que « non humains », variables au

10. Alice INGOLD, « Écrire la nature. De l'histoire sociale à la question environnementale ? », *Annales. Histoire, sciences Sociales*, 2011/1, p. 11. Pour Alain Corbin : « La préservation du paysage, objet d'un désir ascendant, constitue, tout à la fois, une source de profits, une occasion de conflits, un instrument de pouvoir et un enjeu identitaire. » (Alain CORBIN, *L'homme dans le paysage*, Paris, Textuel, 2001, p. 149).

11. Marc Bloch, *Apologie*, *op. cit.*, p. 42.

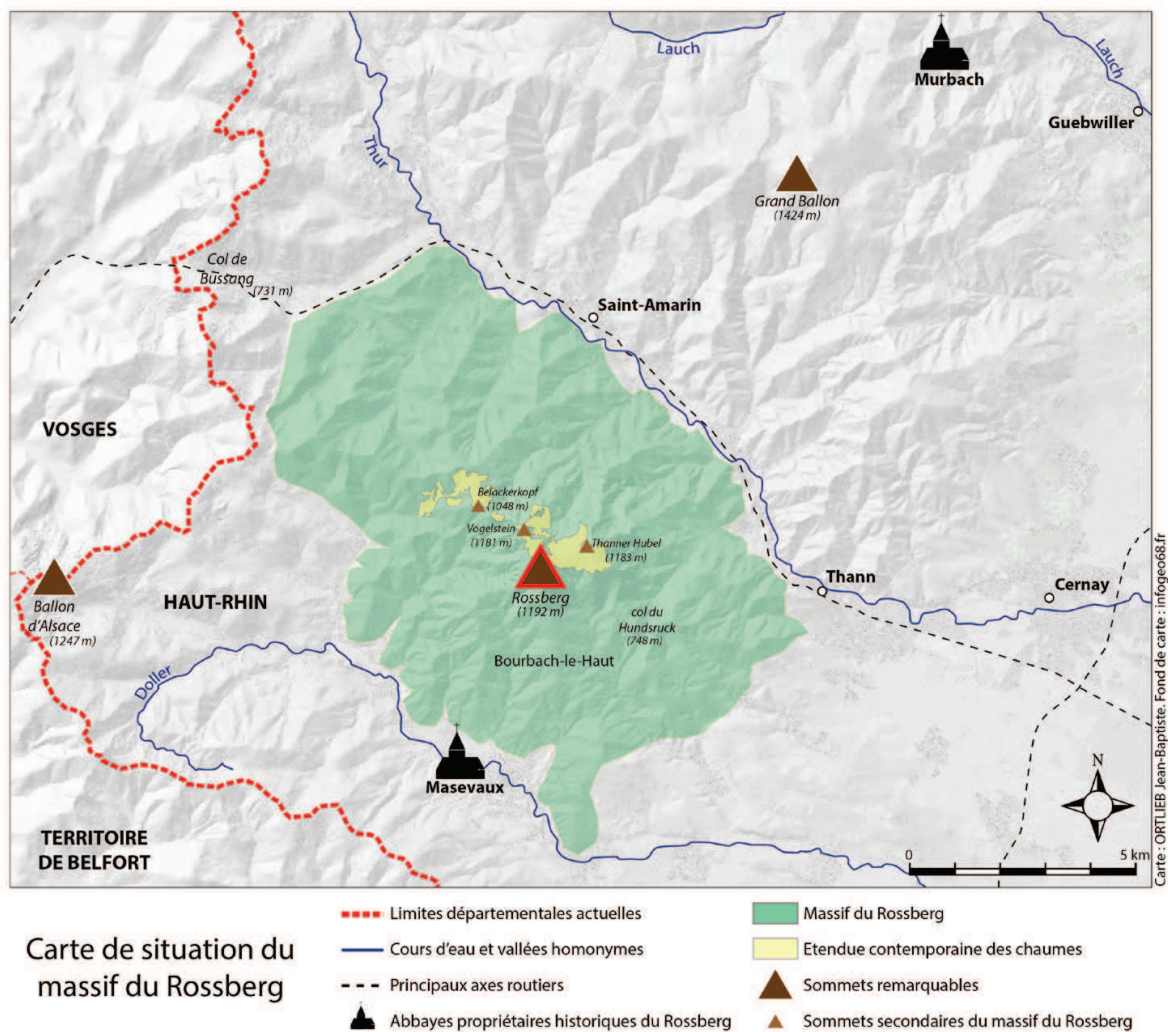


Fig. 2 : Situation du massif du Rossberg, dominant le sud de la plaine d'Alsace.

cours du temps et tous soumis à des temporalités qui leurs sont propres. À l'échelle du massif vosgien, comme à celui de l'ensemble des objets d'étude environnementaux :

L'histoire environnementale a le potentiel de transformer notre compréhension du passé des hommes. [...] En concentrant son attention sur l'impact de l'activité humaine sur la biosphère, la perspective environnementale ouvre, non seulement de nouveaux territoires de recherche, mais elle modifie notre compréhension de l'émergence du monde moderne¹².

12. Edmund BURKE III (dir.), *The Environment and World History*, Berkeley, University of California Press, 2009, p. xi.

Ainsi, en considérant les sommets vosgiens pour eux-mêmes, comme des objets environnementaux – dans leur dimension systémique – et paysagers – dans leur dimension figée –, il devient possible de chercher à mettre en évidence l'existence de tels « systèmes sommitaux », aux équilibres historiquement situés. Dans le cas du Rossberg, la reconstitution de ces systèmes passe par un nouveau rapport aux sources et le questionnement de leurs limites.

Temps long et « paléopaysages » : quelles sources pour une histoire environnementale du Rossberg et des sommets vosgiens ?

115

Les différentes actions de l'homme – techniques, cartographiques ou scripturaires – participent ensemble à la formation et la connaissance des environnements ; les unes et les autres donnant lieu à des traces diverses, qu'elles soient documentaires ou inscrites sur le terrain, dans le paysage et le territoire¹³.

Au Rossberg, en confrontant des sources de différentes natures, il devient possible de mettre en évidence l'évolution des (dés)équilibres environnementaux.

Les apports des « géosciences » et des données de terrain

La notion de « longue durée » exposée par Fernand Braudel se prête à l'étude des paysages, de leur évolution, et à l'approche environmentaliste en histoire. Dans leur rapport traditionnel aux sources, les historiens sont longtemps restés démunis face à l'étude des paysages vosgiens anciens. Les descriptions succinctes des auteurs antiques, comme César, Pline ou Lucain qui n'ont pas vocation à dépeindre un paysage, ne donnent pas suffisamment d'indications pour dresser de manière précise l'aspect ancien du massif. En l'absence de sources écrites ou iconographiques antérieures, les productions historiques ont eu tendance à entretenir le mythe d'un environnement sauvage qui aurait précédé l'installation des premières abbayes au haut Moyen Âge¹⁴. Les traces archéologiques

13. Alice INGOLD, « Écrire la nature. », art. cit., p. 24.

14. « La Vosge n'était encore au VII^e siècle qu'un désert affreux, inhabité, inaccessible, plus propre à nourrir des bêtes sauvages que des hommes [...] » ; Augustin CALMET, *Notice de la Lorraine*, 1756, t. 2, p. 494.

connues pour le massif vosgien et les secteurs attenants attestent pourtant d'une présence humaine ancienne¹⁵. Pierre Boyé, auteur en 1903 d'une étude fondatrice sur les hautes chaumes, posait déjà la question suivante : « Les Celtes conduisirent-ils des troupeaux sur la crête¹⁶ » ? L'essor récent des géosciences a finalement « rebattu toutes les cartes, mélangeant géographie et histoire, redécouvrant l'historicité de la nature¹⁷ ».

Les données anthracologiques (étude des micro-charbons) produites depuis les années 2000 par les équipes de la faculté de géographie de Strasbourg ont par exemple permis de combler le *hiatus* qui précédait les premières mentions écrites de défrichements¹⁸. La mise en évidence des premières ouvertures par le feu attestées sur les espaces sommitaux, au cours de la Protohistoire, permet aujourd'hui de défendre la théorie d'une origine exclusivement anthropique des pâturages d'altitude dans les Vosges, et de l'absence de « chaumes primaires¹⁹ ». Au Rossberg, depuis les premiers défrichements attestés au Bronze final, le paysage sommital a fluctué, au gré de phases de relatif abandon ou de « reconquête » des sommets par les hommes. Dans sa thèse, Stéphanie Goepp relève par

15. Plusieurs sites ou découvertes archéologiques peuvent être mentionnés, comme les carrières de Plancher-les-Mines datées du Néolithique, situées à moins de dix kilomètres du Rossberg.

16. Pierre BOYÉ, *Les Hautes-Chaumes des Vosges, Étude de Géographie et d'Économie historiques*, Nancy, 1903, p. 40.

17. Odile KAMMERER, « Préface », in Charles KRAEMER et Jacky KOCH (dir.), *Vivre dans la montagne vosgienne au Moyen Âge, Conquête des espaces et culture matérielle (Actes du colloque de Gérardmer/Munster, 2012)*, Nancy, PUN Éditions Universitaires de Lorraine, 2017, p. 12.

18. Dominique SCHWARTZ, Michel THINON, Stéphanie GOEPP, Christian SCHMITT, Julien CASNER, Thierry ROSIQUE, Patrice WUSCHER, Anne ALEXANDRE, Étienne DAMBRINE, Charly MARTIN, Bernard GUILLET, « Premières datations directes de défrichements protohistoriques sur les chaumes secondaires des Vosges (Rossberg, Haut-Rhin). Approche pédoanthracologique », *Comptes Rendus Géosciences*, n° 37, 2005, p. 1250-1256. Stéphanie GOEPP, *Origine, histoire et dynamique des Hautes-Chaumes du massif vosgien. Déterminismes environnementaux et actions de l'Homme*, thèse de géographie sous la direction de Dominique SCHWARTZ, Strasbourg, 2007. Contrairement à d'autres techniques complémentaires, comme la palynologie (étude des pollens), l'anthracologie a l'avantage de nous renseigner sur la végétation à une échelle très locale.

19. Les « chaumes primaires » désigneraient dans les Vosges les pâturages d'altitude pour lesquels l'absence de forêts serait naturelle, par opposition aux « chaumes secondaires ». Déjà évoquée par Pierre Boyé en 1903, cette théorie avait été confortée dans les années 60 : Roland CARBIENER, *La végétation des Hautes-Vosges dans ses rapports avec les climats locaux, les sols et la géomorphologie, Comparaisons avec la végétation subalpine des moyennes montagnes d'Europe occidentale et centrale*, thèse de doctorat d'État, Paris, 1966.

exemple l'existence d'une nouvelle phase de défrichements par le feu au cours de La Tène (450-50 av. J.-C.) et de la période gallo-romaine. Pour les périodes précédant les productions écrites, les géosciences restent aujourd'hui les seules à même d'offrir les données nécessaires à la modélisation des paléopaysages et à la mise en évidence de plusieurs acteurs bien présents sur les sommets vosgiens sur un temps long : les différentes essences végétales qui se succèdent et composent les bois et prairies en altitude, les hommes à l'origine des défrichements par le feu. Il reste cependant difficile de déterminer le rôle précis de ces acteurs humains, ou encore le lien qu'ils peuvent entretenir avec des acteurs non-humains qui n'auraient pas laissé de traces. Plusieurs questions restent en suspens : les défrichements protohistoriques des sommets sont-ils liés à l'ouverture de pâturages destinés à l'élevage ? D'autres activités ont-elles été développées sur ces territoires gagnés sur la forêt ? Quelles techniques ont pu être mises en œuvre et quel a été leur impact sur la faune sauvage ?

Il faut attendre la période médiévale pour que la confrontation entre sources écrites et sources « de terrain » puisse être mise en œuvre à l'échelle des sommets vosgiens. S'intéresser au paysage du Rossberg permet de questionner en profondeur l'environnement du massif et son histoire. Les ouvrages et les vestiges d'origine anthropique qui composent le paysage actuel du Rossberg, des ruines de marcairies (fermes d'estives) aux sentiers recolonisés par la végétation, rendent compte des interactions instables et historiquement situées qui existent entre les sociétés et leur environnement. Les données livrées par les technologies récentes, comme l'imagerie Lidar²⁰, permettent d'apporter une matérialité toujours plus concrète aux sources documentaires qui nous informent sur la mise en valeur par les hommes des espaces d'altitude. De même que les géographes ont pu s'appuyer sur les sources traditionnelles de l'histoire pour leurs travaux, l'histoire environnementale incite à saisir les opportunités offertes par les géosciences et le dialogue interdisciplinaire²¹.

20. LiDar : « *light detection and ranging* », ou télédétection par laser, technologie de mesure à distance basée sur un balayage laser. Elle permet de faire apparaître les dénivelés du sol, sans prendre en compte le couvert végétal.

21. Xavier ROCHEL, *Gestion forestière et paysages dans les Vosges d'après les registres de martelages du XVIII^e siècle*, thèse de géographie sous la direction de Jean-Pierre Husson HUSSON, Université de Nancy 2, 2004.



Fig. 3. Détail de l'aquarelle d'Hans Hug Kluber, laissant apparaître le massif du Rossberg ; à l'arrière-plan, de gauche à droite, les sommets du Thanner Hubel, Rossberg et Vogelstein (Hans Hug Kluber, *Das Tal und die Stadt St. Amerin und Umgebung*, um 1562, Feder in Braun, Aquarell, Blatt : 32,8 x 104 cm, Inv. Nr. Z.178. © Kunstmuseum Basel, Kupferstichkabinett, photo Kunstmuseum Basel, Martin P. Bühler).

Quelle place pour les sources archivistiques ?

Contrairement à d'autres sommets largement arpentés par des visiteurs extérieurs au massif, aucune description écrite du paysage – au sens esthétique – du Rossberg antérieure au XIX^e siècle n'a été conservée²². Les fonds d'archives, plus ou moins éloignés, conservent pourtant un grand nombre de documents utiles aux historiens pour questionner l'environnement du massif et son histoire. Le cabinet des estampes du *Kunstmuseum* de Bâle conserve par exemple la plus ancienne représentation iconographique connue du Rossberg : datée de 1562, une aquarelle de l'artiste bâlois Hans Hug Kluber, centrée sur la ville (et la vallée) de Saint-Amarin, laisse apparaître de manière bien identifiable les sommets environnants²³. Si sur ces derniers apparaissent plus ou moins clairement

22. On connaît par exemple le récit d'une excursion de Christine de Danemark au Hohneck vers 1550. Le Ballon d'Alsace est largement visité au cours du XVIII^e siècle ; il est décrit en 1771 par le marquis de Pezay dans ses *Soirées helvétiques, alsaciennes et franc-comtoises*, ou en 1787 dans les correspondances de la comtesse de Sabran.

23. Hans Hug Kluber, *Das thall und die stadt San Amerin mit sampt dem Schloss Frydberg und der corheren von than dumkirch und der Stadtpfarkirchenn*, aquarelle, 1562, cabinet des estampes, *Kunstmuseum*, Bâle, 32,8 x 104 cm, Inv. Z.178.

des arbres et leurs troncs, c'est bien la vallée en contrebas, habitée et cultivée par les hommes, qui est au centre de l'intérêt du peintre. Au loin, les sommets n'ont qu'un « rôle » secondaire. Ils ne sont pas représentés pour eux-mêmes et il n'est pas possible d'y déceler l'existence d'une chaume sommitale pourtant bien renseignée par les autres sources dont nous disposons pour la période. Cette œuvre peinte est représentative de la subjectivité indissociable à la notion de paysage. Dans le même temps, cette subjectivité nous renseigne sur le rapport et l'intérêt plus ou moins important qu'accordent les différents individus aux sommets et à leur environnement au cours du temps : l'aquarelliste, extérieur au massif, n'est pas venu ici représenter les « hauts », mais bien la ville de Saint-Amarin et sa vallée, dont les montagnes environnantes ne seraient qu'une composante secondaire. C'est en croisant ces différents points de vue sur la perception d'un même espace que peuvent être mis en évidence les rapports des sociétés à un milieu donné, mais aussi la grande hétérogénéité entre les acteurs humains qui prennent place, de manière plus ou moins marginale, au sein de rapports de force historiquement situés.

Le rapport à l'espace exprimé dans les sources archivistiques offre encore des pistes de lecture sur le paysage et l'environnement. L'absence de documents cartographiques consacrés au Rossberg avant le XVIII^e siècle n'exprime pas nécessairement un désintérêt pour le sommet. Elle rappelle davantage que la géographie mentale joue un rôle central dans les sociétés anciennes, qui ont conscience de l'environnement dans lequel elles évoluent. Léonard Dauphant considère que :

Avant les XVIII^e et XIX^e siècle, la carte n'est pas l'outil premier pour se situer dans l'espace. Pourtant, les Français sont capables de se repérer et de se figurer leur pays, en utilisant des schémas mentaux. [...] Du quotidien émerge [...] la conscience d'un territoire, défini par des limites qui séparent l'intérieur et l'extérieur, le chez-soi et l'ailleurs, et qui découpent le paysage en surfaces [...]. Les « formes simples » saisissent donc l'espace avec un seul outil : des limites, des lignes, des points extrêmes²⁴.

Ces schémas, quand ils sont mis par écrit dans les textes juridiques, accordent une grande importance à la description de l'environnement et à ses composants. L'urbain de la vallée basse de Saint-Amarin par exemple, produit en 1550 pour l'abbaye de Murbach propriétaire de la vallée dont dépend le versant oriental du Rossberg, décrit la ligne de crête qui fait office

24. Léonard DAUPHANT, *Géographies, op. cit.*, p. 200.

de limite territoriale²⁵. À l'instar des nombreux traités d'abornement qui ont été conservés aux siècles suivants, le document s'attache à relever des éléments paysagers de natures diverses, qui permettent de constituer ces « formes simples », lignes et points. Il s'agit aussi bien de repères naturels (reliefs, rochers, végétaux ou phénomènes phénologiques comme la fonte des neiges – *schneeschmeltzin*) que de marqueurs d'origine anthropique (bâtiments, murets, bornes).

Ce sont ces mêmes repères qui sont représentés sur les cartes en fonction des choix opérés par le cartographe et des fins de production du document. La table de Peutinger représente le massif vosgien sous la forme d'une limite linéaire agrémentée de feuillus pour représenter la « *Silva Vosagus* ». À titre de comparaison, le massif voisin de la Forêt-Noire est représenté avec une plus grande diversité d'essences et une certaine mise en valeur du relief²⁶. La table de Peutinger fait ainsi abstraction du caractère montagnard des Vosges, non traversées par des routes, contrairement à d'autres massifs représentés sur le même document²⁷. Trois siècles plus tard, Martin Waldseemüller propose, lui, une représentation de la région rhénane laissant clairement apparaître, par le jeu de la perspective, une succession de sommets et de vallées au sein desquelles s'enfoncent des routes permettant de traverser le massif²⁸. Le caractère de « barrière » ou de « frontière naturelle » associé aux Vosges et à leur crête principale relève donc avant tout des représentations qu'en font les sociétés humaines. Comme l'écrit Lucien Febvre : « Rien dans l'espace n'impose une frontière. [...] Aucune frontière n'est « naturelle »

25. Archives départementales du Haut-Rhin (ADHR), 9G, 51-23 (1550), Urbairé des biens, droits, rentes et revenus appartenant à l'abbaye de Murbach sur les communes de la vallée basse de Saint-Amarin de l'année 1550.

26. La Forêt-Noire y est nommée « *Silva Marciana* », toponyme ancien qui fait directement référence à une frontière (*Marka*), souvent assimilée au *Limes* romain.

27. La table de Peutinger a été produite au XIII^e siècle d'après une ancienne carte des routes romaines ; Österreichische Nationalbibliothek, cod. 324. Une version numérisée est accessible sur le site euratlas.net.

28. Martin WALDSEEMÜLLER, *Tabula Nova Particularis Provinciae Rheni Superioris*, 1513. Les vallées de la Thur et de la Doller y sont bien représentées, sans pour autant laisser apparaître de point de passage vers la Lorraine à hauteur de Bussang. Précisons que le massif du Rossberg n'apparaît pas sur la carte perspective des Hautes Chaumes de Thierry Alix (Archives Départementales de Meurthe-et-Moselle, B 617, 1 (1576-1578)).

en soi²⁹ ». Depuis des siècles, les Vosges sont largement parcourues et « traversées », que ce soit par les cols ou par les « crêtes ». Pour Daniel Nordman, le concept même de « frontière naturelle » n'apparaît d'ailleurs qu'au XVIII^e siècle³⁰. Les documents cartographiques centrés sur le Rossberg datent de cette période. Ils ont pour la plupart été produits dans le cadre de conflits juridiques et de campagnes d'abornement³¹. En marge de la « carte de Cassini » ou des plans de finage, la réalisation de l'ensemble de ces documents s'impose comme un acte fort : « Tracer une carte, faire l'inventaire des ressources d'un espace ont ainsi constitué des actions, qui, au même titre que celles de labourer, semer, couper du bois ou récolter, visaient à défendre des droits ou à recouvrer des droits disputés sur des territoires et leurs ressources³² ». À titre d'exemple, un plan d'abornement du Rossberg de 1747 marque par les détails que le cartographe choisit de faire figurer, destinés ici à renforcer la valeur juridique du document auprès des parties engagées : topographie, limites et chemins, bâtiments, morphologie et essence des bois³³...

Sur place, ces indications correspondent à une réalité paysagère – et par extension environnementale – encore perceptible, *de visu* ou à l'aide des photographies aériennes et imageries Lidar. Les denses réseaux de murets qui serpentent sur les sommets du Rossberg délimitent encore la chaume entre les deux territoires historiques de l'abbaye de Murbach et ceux de l'abbaye de Masevaux (voir fig. 1). Dans ce cas précis, l'érection de tels murets vient palier la douceur du relief qui ne suffit pas à délimiter précisément les territoires, preuve s'il en est que la « crête » du Rossberg n'a rien d'une barrière ou limite naturelle... Au même titre que les bornes modernes encore visibles en lisière de forêt, la mise en place de ces réseaux de démarcation impacte à son tour les relations entre les différents acteurs du Rossberg, humains et « non-humains », jusqu'à ce que ces installations deviennent elles-mêmes des « acteurs » pris en compte dans les politiques de valorisation du massif. Au même titre que

29. Fernand BRAUDEL, « Frontière : le mot et la notion », 1928, article republié in *Pour une histoire à part entière*, Paris, 1962, p. 11-24.

30. Daniel NORDMAN, *Frontières de France, De l'espace au territoire, XVI^e-XIX^e siècle*, Paris, Gallimard nrf, 1998.

31. Les plans de finage concernant le massif du Rossberg sont conservés aux ADHR, série C, et accessibles en ligne.

32. Alice INGOLD, « Écrire la nature. », art. cit., p. 24.

33. Archives municipales de Masevaux (AMM), DD1 45, 1747.

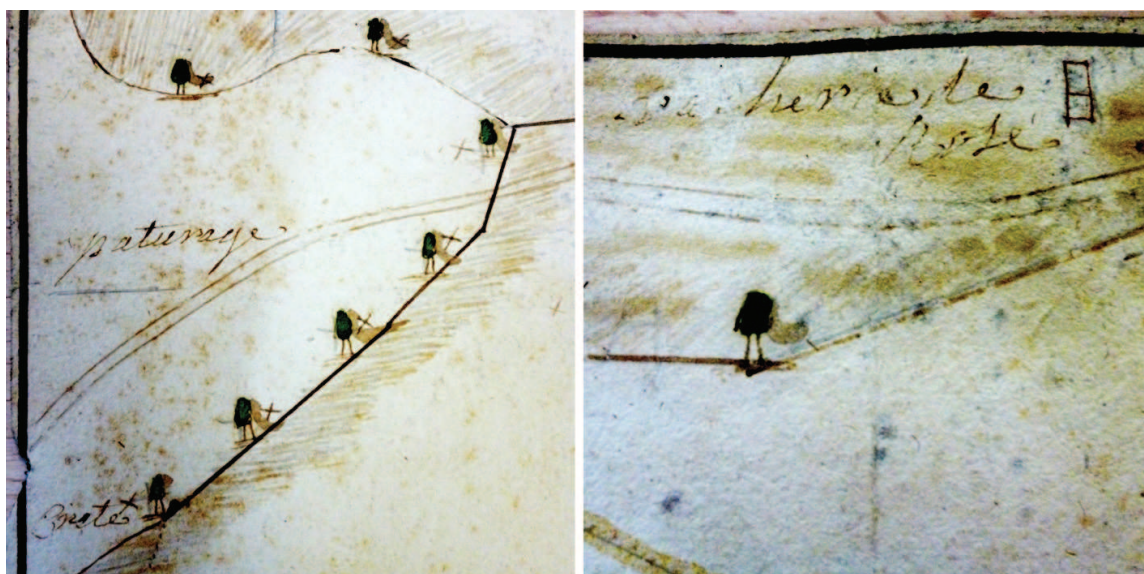


Fig. 4. Détails du plan d'abornement de 1747 (AMM, DD1 45) ; un chemin coupe la limite marquée par des arbres-lisières (à gauche), le même chemin débouche sur une « vacherie » (à droite).

les cartes produites, ces marqueurs anthropiques « agissent aussi sur la société où elles sont produites. Elles interviennent dans des situations sociales, culturelles et politiques, en diffusant une certaine interprétation de ce que doit être la réalité, territoriale en particulier³⁴ ».

À ces témoins physiques sont associées des empreintes invisibles : les toponymes et leur évolution dans le temps laissent une trace des paysages successifs qui ont caractérisé le massif, à différentes échelles. Les sources archivistiques qui conservent la trace des toponymes disparus, et notamment les cartes anciennes, permettent de mettre en évidence l'évolution des paysages et bien plus encore les changements opérés dans le rapport des sociétés au milieu qu'elles cherchent à nommer. Christian Jacob considère bien qu'« avec la toponymie, le langage et l'écriture envahissent la carte dans une de leurs fonctions les plus essentielles : la nomination³⁵ ». Alain Corbin rappelle quant à lui que « la dénomination constitue, en elle-même, un révélateur des manières d'apprécier

34. Jean-Marc BESSE et Gilles A. TIBERGHIEU (dir.), *Opérations cartographiques*, Arles, Actes Sud, 2017, p. 18.

35. Christian JACOB, *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 262.

l'espace et donc de construire des paysages³⁶ ». L'oronyme « Rossberg », pour ne citer que lui, est très répandu dans les territoires de tradition germanophone. On en dénombre aujourd'hui quatre autres en Alsace, et pas moins d'une trentaine en Europe³⁷. D'altitudes variables, plusieurs de ces sommets portent les traces d'une mise en valeur précoce du milieu par les hommes, comme dans le cas des attaques par le feu attestées à l'âge du Bronze³⁸. Sans généraliser, en considérant que le préfixe « ross- » soit issu de la racine « rot » signalant un défrichement, le « Rossberg » désignerait une « montagne défrichée ». Le paysage particulier du sommet du Rossberg, très tôt reconnaissable depuis la plaine par son aspect dégarni, aurait-il pu dans ce cas contribuer à donner son nom à la montagne³⁹? Tout comme les paysages, ces noms ne sont pas pour autant stables dans le temps. Les archives livrent pour cela des informations sur les sommets attenants au Rossberg et sur une série de microtoponymes, parfois disparus, qui attestent des impacts des activités anthropiques sur le milieu, qu'ils soient ou non perceptibles dans le paysage actuel⁴⁰.

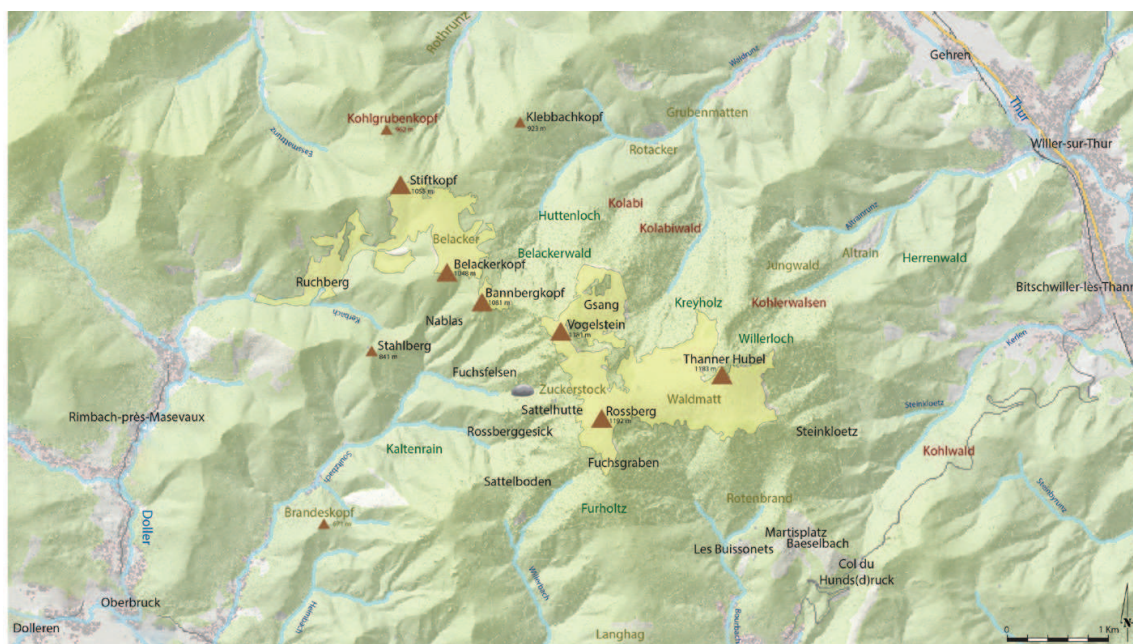
36. Alain CORBIN, *L'homme dans le paysage*, op. cit., p. 70.

37. Pour les Rossberg « alsaciens », mentionnons d'abord celui situé sur les communes du Bonhomme et de Lapoutroie dont la première mention remonte à 1291 (Bibliothèque municipale de Saint-Dié-des-Vosges, ms.29, fol. 130). Dans le Bas-Rhin, le Rossberg de la commune de Boersch ne dépasse par les 676 m. Dans le Sundgau, deux Rossberg peuvent être relevés, à Vieux-Ferrette et à Bendorf. À l'échelle européenne, « Rossberg » ne désigne pas forcément un sommet remarquable. Si le Rossberg tyrolien d'Holzgau culmine à 1950 mètres d'altitude, l'élévation moyenne des Rossberg connus n'est que de 659 mètres.

38. Stéphanie GOEPP, *Origine, histoire et dynamique des Hautes-Chaumes du massif vosgien*, op. cit.

39. Une telle évolution à partir de la racine « rot » est courante. Elle est attestée pour la ville de Rosheim. Fritz Langenbeck (1967) considère que la racine « rot » est antérieure à la romanisation de l'Alsace et de ses toponymes. En allemand, de nombreux toponymes renvoient au verbe *roden* (essarter). Plusieurs microtoponymes du Rossberg correspondent : Rothüttel, Rothenbrandt.

40. Le sommet du Thanner Hubel, situé à un peu plus d'un kilomètre à l'est du Rossberg et culminant à 1183 mètres d'altitude, n'apparaît sous ce nom qu'à partir du XVIII^e siècle ; il est jusque-là désigné par le nom « Rast ». Au sujet des microtoponymes, l'espace plane qui sépare le Rossberg du Thannerhubel, à une altitude de 1100 m, est appelé « Waldmatt » ; ce terme témoigne d'un changement de paysage entre la forêt (*Wald*) et la prairie (*Matt*). D'autres toponymes font référence aux activités de charbonnage (*kohl*) ou à l'activité pastorale (*Martisplatz*). Jean-Baptiste ORTLIEB, *Anthropisation et occupation des hautes chaumes vosgiennes à travers le temps, étude du massif du Rossberg*, mémoire de recherche sous la direction de Georges BISCHOFF, Strasbourg, 2015.



Carte des principaux toponymes du massif du Rossberg.

- ▲ Principaux sommets
- Rotenbrand Toponymes signalant un défrichement
- Kohlwald Toponymes signalant une activité de charbonnage
- Herrenwald Toponymes signalant une forêt (sans marque de défrichement)
- Gsang Autres toponymes

Fig. 5 : Carte des principaux toponymes du massif du Rossberg.

Un paysage sommital propre à un système agropastoral ?

La pluralité et la complémentarité des sources et des acteurs contribuent à comprendre le paysage du Rossberg, selon les mots de Jean-Marc Besse, « comme le point de rencontre entre les décisions humaines et l'ensemble des conditions matérielles (naturelles, sociales, historiques, spatiales, etc.) dans lesquelles il surgit et tente de se formuler⁴¹ ». Révélateur de rapports environnementaux complexes, c'est donc bien un système composite, dépassant le « grand partage » entre nature et culture, qui apparaît, et au sein duquel la dimension sociale des acteurs humains doit être questionnée. En 1931, Marc Bloch proposait déjà pour l'étude des régimes agraires de considérer « chacun d'eux [comme] un réseau

41. Jean-Marc BESSE, *Le goût du monde : exercices de paysage*, Arles, éd. Actes Sud / ENSP, 2009, p. 48.

complexe de recettes techniques et de principes d'organisation sociale⁴² ». Le concept d'« agro-système social » (*social agro-system*), « organisation rurale basée sur des relations sociales spécifiques qui déterminent les modes de production et de développement dans une région (plus ou moins bien) définie », permet de questionner ces arrangements à l'échelle des Vosges méridionales⁴³.

Des sommets attribués au pâturage d'estive ?

Au début du IX^e siècle, le clerc Ermold le Noir oppose de manière rhétorique les Vosges aux Rhin dans son poème en l'honneur de Louis le Pieux. Il écrit : « l'on peut se demander, des ressources de la montagne ou du fleuve, lesquelles enrichissent le plus les habitants⁴⁴ ». Depuis l'époque carolingienne, le massif du Rossberg et les deux vallées attenantes de la Thur et de la Doller sont la propriété distincte des abbayes de Murbach et de Masevaux, fondées toutes les deux au VIII^e siècle⁴⁵. De façon générale, le Rossberg demeure sous le giron des deux institutions religieuses jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et la dissolution des chapitres à la Révolution. L'installation de ces deux nouveaux acteurs sur le versant oriental du massif vosgien, un peu plus d'un siècle après la campagne de christianisation menée par saint Colomban depuis Luxeuil, correspond à une nouvelle phase de mise en valeur et d'exploitation de la région, confirmée par les études des sols. L'installation des communautés religieuses concorde aussi avec la production des premières archives écrites conservées, permettant dès lors de proposer un récit plus fin de l'histoire des Vosges et du Rossberg⁴⁶. Le seul récit de la fondation de l'abbaye de Masevaux

42. Marc BLOCH, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Paris, Les Belles Lettres, 1931, p. 35.

43. Erik THOEN et Tim SOENS, « Élevage, prés et pâturages dans le comté de Flandre au Moyen Âge et au début des temps modernes. Les liens avec l'économie rurale régionale », in Francis BRUMONT (éd.), *Prés et pâtures en Europe occidentale*, 2008, coll. Flaran, p. 81.

44. « *Experiere, libet, jan nunc quid posait uterque, Quia populo tribuat fertilia sua*. », vers 12 et 13 ; ERMOLD LE NOIR, *Poème sur Louis le Pieux et Épîtres au roi Pépin*, éd. trad. Edmond FARAL, Paris, 1932.

45. L'abbaye de Murbach est fondée en 727 par le comte Eberhard d'Eguisheim, descendant des Étichonides. Le chapitre de Masevaux est fondé l'année suivante, et est également affilié à la famille d'Eguisheim. Les deux communautés partagent un même patronage à saint Léger, évêque d'Autun issu de la même famille.

46. En archéologie, mentionnons les fouilles menées par Archéologie Alsace et l'INRAP entre 2015 et 2016 sur les vestiges de l'abbaye de Munster, fondée en 660.

par le pseudo-légendaire Mason, après la perte de son fils dans les eaux de la Doller, s'inscrit dans une tradition de confrontation de l'homme aux dangers de la nature⁴⁷. C'est cette nature « sauvage » (*silva*) qui, dans une certaine conception du christianisme médiéval, doit être mise au service des hommes grâce au travail (*labor*)⁴⁸. À partir du haut Moyen Âge, et malgré plusieurs sursauts, de grandes politiques de valorisation du milieu sont mises en place⁴⁹.

Le massif du Rossberg et l'ensemble des Hautes-Vosges prennent une dimension économique nouvelle. Les politiques d'élevage basées sur l'estive assurent une mise en valeur des espaces d'altitude et un gain de place dans les vallées, au point de conduire à une spécialisation de ces espaces. La production de fromages et autres matières grasses dérivées du lait vaut à la vallée de la Thur d'être qualifiée de « véritable mine de graisse » en 1710⁵⁰. L'envoi des troupeaux sur les hautes chaumes conduit de fait à la mise en place de rapports environnementaux singuliers et crée un impact considérable sur un paysage qui peut être qualifié de pastoral.

47. Les dangers de la nature sont exacerbés dans les récits hagiographiques des « saints civilisateurs ». Ils prennent une résonance particulière quand ils touchent aux espaces montagnards, à l'image de l'action de saint Bernard de Menthon dans le col alpin éponyme ; Christopher LUCKEN, « Exorciser la montagne. Saint Bernard de Menthon au sommet du Mont-Joux », in *Montagnes médiévales (XXXIV^e Congrès de la SHMES)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2004, p. 99-120. Les saints peuvent aussi être confrontés à la sauvagerie des populations locales. Dans les Vosges, citons les figures de saint Déodat, saint Arbogast ou de saint Florent d'Haslach.

48. Au contact de la « nature », l'homme serait aussi appelé à se bonifier ; ce thème se retrouve notamment dans la recherche du « désert » par les ordres monastiques. Dans le massif vosgien, cette volonté s'observe aux VII^e et VIII^e siècles avec les premières fondations bénédictines, ou encore au XI^e siècle dans le cas de l'abbaye cistercienne de Pairis. Lorsque s'établissent ces nouvelles communautés, les espaces occupés sont pourtant loin d'être vides.

49. L'abbé Césaire de Prüm écrit en 1222 au sujet du IX^e siècle : « L'on sait que durant ce temps, bien des forêts ont été abattues, bien des domaines constitués, que les dîmes ont augmenté [...] » ; d'après Yoshiki MORIMOTO, « Le commentaire de Césaire (1222) », *Revue belge de philologie et d'histoire*, n° 68/2, 1990, p. 261-290.

50. « *reiche Schmaltz-Gruben* », d'après ICHTERSHEIM, *Gantz neue Elsaßische Topographia*, t. 2, 1710, p. 41. Dans la vallée de la Doller, les statuts de 1320 accordés à la confrérie des tanneurs et cordonniers de Masevaux confirment l'importance prise par l'élevage. Dans la seconde moitié du XIV^e siècle, les bouchers de la ville chargés de vendre le bétail et de pratiquer l'embouche adhèrent à cette même confrérie. Voir Bernhard METZ, « Essai sur la hiérarchie des villes médiévales d'Alsace (1250-1350), 2^e partie », *Revue d'Alsace*, n° 134, 2008, p. 129-167.

Au Rossberg et sur les autres sommets, les pâturages anthropiques sont entretenus par les gardiens de troupeaux. Les baux d'amodiation conservés précisent qu'en dehors de la traite des vaches et de la confection des fromages, les « marcaires » sont tenus d'« entretenir ladite montagne en bonne estat et la melliorer de mieux qu'il pourra ⁵¹ [*sic*] ». À l'exception de l'abbaye de Masevaux qui envoie son propre troupeau au Rossberg, les exploitants louent pour plusieurs années les chaumes afin d'y envoyer les bêtes entre la saint Georges (23 avril) et la saint Michel (29 septembre). Le respect des dates est important, puisque les forêts abbatiales qui bordent les chaumes, les répandises, ne sont accessibles au bétail que durant les quelques jours de transit du troupeau. Lorsque les conditions climatiques l'imposent, lorsque la neige couvre les sommets plus longtemps dans l'année, ces dates peuvent toutefois être adaptées.

Parmi les acteurs « non-humains » qui intègrent les systèmes environnementaux des sommets, les cheptels jouent un rôle de premier ordre. Une charte de 1547 limite au Rossberg le nombre de têtes à quarante par troupeau ⁵². Seuls des troupeaux de bovins sont renseignés dans les diplômes ⁵³. À leur maximum, compte tenu des règles en place et de l'étendue de la chaume sommitale, le Rossberg a pu accueillir jusqu'à 200 bêtes à cornes, en grande majorité des vaches à lait. Les veaux quant à eux, très précieux pour leur viande et leur peau, possèdent un statut à part dans les documents juridiques.

51. ADHR, 10G, 26-23 (1591), Bail attribué par l'abbaye de Masevaux à M. Jean-Jacques Brugler pour l'exploitation du Rossberg et de son troupeau. La pratique du surcenage, consistant à entailler l'arbre sur sa circonférence pour empêcher la montée de la sève, est attestée dans les baux : « *mit schelen, kerben unnd kauwen* », ADHR, 10G, 26-23 (1578).

52. AMM, FF15, 1 (1547). Charte d'arbitrage entre la ville et l'abbaye de Masevaux pour l'occupation du Rossberg.

53. Remarquons qu'au péage de Saint-Amarin tenu par Murbach et situé sur l'importante route du col de Bussang, les vaches issues de la vallée de la Thur sont distinguées des autres, les premières n'étant pas imposées. On sait en revanche très peu de choses sur l'allure de ces bovins : la race vosgienne n'apparaît pas avant le XVIII^e siècle ; seules l'iconographie et l'archéozoologie peuvent apporter des pistes concrètes. Voir notamment Frédérique AUDOIN-ROUZEAU, « L'évolution du cheptel au Moyen Âge, perspectives de la recherche », in Michel COLARDELLE (dir.), *L'homme et la nature au Moyen Âge, Paléoenvironnement des sociétés occidentales (Actes du V^e Congrès international d'Archéologie Médiévale, Grenoble, 1993)*, Paris, Errance, 1996, p. 20-21.

Quant aux pâtres, les fameux marcaires, ils logent dans des baraques appelées « *Hutt* » dans les sources, connues sous le nom de « *melckerey* » ou « marcairie »⁵⁴. Bâties pour la plupart en bois et reposant sur une fondation en pierre, ces bâtiments permettent à des individus de vivre plusieurs mois de l'année sur les sommets avec leurs troupeaux, ce qui a nécessairement un impact sur l'environnement. Au Rossberg, posséder une marcairie sur la chaume reste un privilège réservé jusqu'au XVIII^e siècle aux propriétaires ecclésiastiques du massif. Le chapitre de Masevaux dispose ainsi pendant plusieurs siècles d'une marcairie principale – voire unique – et de son propre marcaire. Sur le versant nord-est, les abbés de Murbach louent de leur côté plusieurs marcairies. La situation géographique de ces bâtiments n'est pas choisie au hasard : elle prend en compte des facteurs naturels, comme l'exposition au vent, aux orages, ou la proximité d'une source d'eau. L'emprise au sol de certaines de ces baraques est encore bien visible, lorsqu'elle n'a pas été transformée en ferme-auberge. Au Rossberg, en confrontant la technologie Lidar aux sources archivistiques, et notamment aux cartes parcellaires modernes ou aux plans d'abornement, il devient possible de faire ressurgir différents états de l'ancienne marcairie abbatiale de Masevaux. Lieux de savoirs techniques, les marcairies accueillent enfin les différentes phases de la production des fromages et du beurre, qui assurent une conservation et une valorisation du lait des troupeaux. Les sources d'archives nous renseignent sur les fromages : un procès de 1527 révèle par exemple qu'à cette date sont fabriqués dans la vallée de Masevaux des « fromages de Munster » (*Munster kesen*)⁵⁵. Cette mention pose la question de l'appellation même de ce fromage, dont la première occurrence remonte au traité munstérien de Marquard de 1339⁵⁶.

54. Sur l'étude des marcairies, voir l'ouvrage qui leur est consacré pour la vallée de Munster : Jérôme RAIMBAULT, *Une architecture pour l'estive : les marcairies de la vallée de Munster, Haut-Rhin*, Strasbourg, Service de l'Inventaire et du patrimoine de la Région Alsace, 2010.

55. ADHR, 1C, 4143 (1527). Les mentions de fromages de Munster sont aussi nombreuses dans les baux : l'abbesse de Masevaux reçoit à partir de 1609 six fromages de Munster par jour (« *6 gueten Münster Käß* », ADHR, 10G, 26-23). Aucun bail issu du fonds de Murbach ne mentionne en revanche de fromage.

56. En 1339, le « fromage de Munster » semble produit depuis longtemps dans la vallée de la Fecht. Les différentes vallées et abbayes étant en contact entre elles, le terme « *Münster Käß* » peut avoir désigné une spécialité plus généralement des abbayes des Hautes-Vosges (« fromage d'abbaye »), sans faire référence à la vallée ou à la ville de Munster. Notons que le « *Münster Käß* » médiéval ressemblait probablement à une tomme tirée du lait écrémé, et non au fromage à pâte molle et à croûte lavée que nous connaissons aujourd'hui. Ce dernier n'apparaît, au Rossberg tout du moins, qu'avec l'arrivée des pâtres suisses au lendemain de la guerre de Trente Ans.

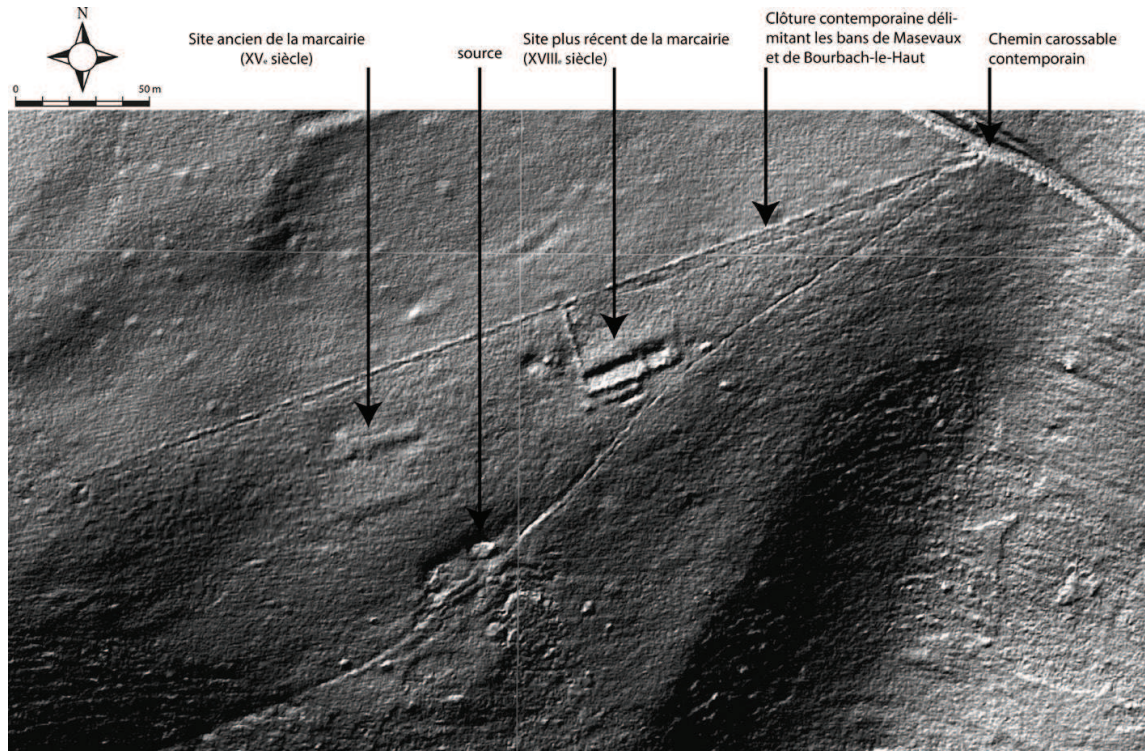


Fig. 6. Imagerie Lidar (MNT) de la situation présumée de l'ancienne marcairie abbatiale de Masevaux, d'après infogéo68.fr.

Luttes et inégalités

La richesse documentaire des fonds d'archives concernant le Rossberg s'explique en bonne partie par les nombreux litiges qui rythment, à partir du XIV^e siècle, l'occupation et l'exploitation du versant ouest du Rossberg. La remise en cause de l'autorité abbatiale à Masevaux et dans sa vallée laisse plus généralement transparaître l'enjeu de la valorisation des communs, avec l'émergence des communautés d'habitants et l'accession de Masevaux au statut de ville en 1368. Le contrôle des hautes chaumes, ainsi que des bois et des ressources attenantes, est au centre des conflits qui se succèdent jusqu'à la période révolutionnaire. Comme le note Grégory Quenet, « la relation avec les choses qui nous environnent n'est pas qu'esthétique ou contemplative, elle engage des compétitions, des besoins fondamentaux pour des groupes sociaux. L'accès à ces ressources, les pollutions et les nuisances créent des inégalités entre les hommes qui ne recoupent pas nécessairement les inégalités économiques, sociales, culturelles⁵⁷ ».

57. Grégory QUENET, *Qu'est-ce que l'histoire environnementale?*, op. cit., p. 12.

Les sociétés et leur environnement ne connaissent que rarement des relations d'équilibre, à l'image des fluctuations paysagères du Rossberg. La mise en évidence par les textes et par l'anthracologie d'une phase importante de renfrichement des chaumes au XVII^e siècle, successive à l'abandon des activités pastorales dans le contexte de la guerre de Trente Ans, montre une rupture de l'équilibre entre les acteurs des sommets du massif. Le XVIII^e siècle est à l'inverse marqué par une importante exploitation des ressources ligneuses⁵⁸. Au pied du Rossberg, la fabrique de fer blanc de Wegscheid tenue par la famille d'Anthès stimule par exemple la production de charbon de bois. S'ils ne sont ni les seuls ni les premiers, les d'Anthès ont laissé l'empreinte la plus durable sur le paysage : de nombreux « paléo-chablis » et plateformes charbonnières sont encore visibles sur la chaume⁵⁹. L'arrivée massive de ces nouveaux exploitants sur les crêtes conduit à leur mise en concurrence avec les acteurs du système agropastoral déjà en place : en 1774, les marcaires du Rossberg accusent les charbonniers d'abîmer les pâturages en construisant leurs meules⁶⁰. D'autres usages du bois issu des forêts du Rossberg sont encore attestés par les sources. Dans leur *Chronique*, les Franciscains de Thann disent s'y fournir en bois de chauffage et de marnage⁶¹. En 1547, les bourgeois et habitants de la vallée de Masevaux sont quant à eux autorisés à « chercher du bois [de chauffage] sur lesdites montagnes » du Rossberg⁶². Les marcaires disposent enfin d'une zone de forêt délimitée dans les répandises, dans laquelle ils peuvent se servir en bois de chauffage, nécessaire à la production des fromages⁶³.

58. Sur les forêts vosgiennes, voir : Emmanuel GARNIER, *Terre de conquêtes. La forêt vosgienne sous l'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 2004 ; Philippe JÉHIN, *Les hommes contre la forêt. L'exploitation des forêts dans le Val d'Orbey au XVIII^e siècle*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 1993.

59. Mathieu CLOÏTRE, *Les microtopographies des chaumes du massif du Rossberg (Vosges) : vestiges d'un défrichement du XVIII^e siècle en relation avec des pratiques charbonnières ?*, mémoire de master en géographie sous la direction de Dominique SCHWARTZ, Strasbourg, 2006.

60. ADHR, 10G, 7-1, 35. Catherine Sitter, veuve d'Anthès, est quant à elle poursuivie en justice à partir de 1735 lorsque son activité de charbonnage empiète sur les forêts abbatiales, conduisant à la mise en place d'un abornement (AMM, DD1, 45).

61. Pour l'année 1667 : « Haben wir zu Bau- und Brennholz viel und gute Waldungen ». *Kleine Thanner-Chronik oder Jahr-Büchlein von dem wunderbarlichen Ursprung [...]*, éd. Jean-Baptiste RISSLER, Mulhouse, 1855, p. 74.

62. « Zum vierten, demnach und die von Massmünster deren hindersassen von altem har zu irer not habent mögen holz ab offgedochten bergen führen » (AMM, FF15).

63. ADHR, 5C, 1359 (1772). Plan de partage des pâturages et d'une partie de la forêt du Rossberg entre l'abbaye et la ville de Masevaux. Ce document cartographique délimite clairement le secteur sur lequel le marcaire est autorisé à se fournir en bois.

La forêt reste également le sanctuaire de la faune sauvage et du gibier, alors que les droits relatifs à la chasse demeurent des marqueurs sociaux importants. L'extension des chaumes et l'activité charbonnière du XVIII^e siècle engendrent de nouveaux rapports de force au sein du massif, jusqu'à inquiéter les propriétaires historiques du Rossberg. En 1732, le prince-abbé de Murbach fait par exemple appel à trois de ses gardes-chasse pour rendre compte de l'état de la faune sauvage dans ses forêts⁶⁴.

Les versants sont enfin marqués par l'exploitation des ressources minières. Cette activité est bien documentée à partir du bas Moyen Âge. À Wegscheid, elle est attestée dès la fin du XIV^e siècle pour la mine du Reichenberg, située sur l'un des axes d'accès aux chaumes⁶⁵. Un rapport de 1527 du secteur, destiné à Ferdinand de Habsbourg, permet d'en connaître l'état en détail⁶⁶. Plusieurs exploitations minières sont également attestées sur les bassins-versants de la Thur à partir de la fin du XV^e siècle, comme à Bitschwiller, Willer ou Moosch.

Le massif vosgien, à l'image du Rossberg et de ses sommets, demeure encore un « objet historique mal identifié⁶⁷ ». Si l'approche environnementaliste en histoire incite à dépasser les démarcations disciplinaires, les frontières mentales opposant « nature » et « culture », « hauts » et vallées, plus anciennement « *silva* », « *saltus* » et « *ager* », restent les plus difficiles à dépasser. C'est bien là qu'intervient l'enjeu d'une prise en compte nouvelle du paysage en histoire : tributaire d'une culture visuelle, le paysage ancien ou actuel des sommets n'est qu'un

64. « Finalement suivant la declaration qu'il nous a eté faite par lesdits chasseurs, ledit bois converti en paturage bien loing de prejudicier aux chasses de sa dite Altesse, ne pourra qu'y etre tres util par la raison que le gibier se tiendra dans les forets qui sont au pied de ladite montagne, et ne sortira pas cy tort des terres dudit Seigneur » (ADHR, 9G 47-64).

65. La date de 1387 est la plus communément admise. Albrecht SCHLAGETER, « Der Reichenberg und andere alte Silbergruben im Berggericht Masmünster in den Vogesen (13. Jh. Bis 1600) », *Fischbacher Hefte*, n°2 (1998), p. 34-63. Raymond MATTAUER, « Contribution à l'étude des anciennes mines et forges de la vallée de la Doller », *Annuaire de la Société d'Histoire des régions de Thann-Guebwiller*, 1953, p. 115-129.

66. *Tiroler Landesarchiv, Pestarchiv XIV*, 861. En 1519 est notamment attesté l'usage d'une pompe à eau, « *Wasserkunst* ». Dans son *De re Metallica* (1556), Agricola décrit de telles machines qu'il nomme *Heinzenkunst*. Voir Pierre FLUCK, Bernard BOHLY et Gérard PROBST, « Envoyés spéciaux de l'Archiduc à Wegscheid, dans le vallon du Reichenberg le 18 juillet 1527 », *Patrimoine Doller*, n° 22, 2012, p. 7-19.

67. Georges BISCHOFF, « Les Vosges médiévales au regard de l'histoire », in Charles KRAEMER et Jacky KOCH (dir.), *Vivre dans la montagne vosgienne au Moyen Âge*, op. cit., p. 108.

aperçu, un abrégé subjectif produit par les hommes à un instant donné, d'un environnement par nature bien plus complexe et au sein duquel les acteurs humains ne sont qu'une composante parmi d'autres. Pour cette même raison, les perceptions anciennes des paysages vosgiens, ainsi que la connaissance que nous en donnent les études des sols, restent des marqueurs essentiels dans la compréhension du rapport des sociétés aux systèmes sommitaux dans lesquels ils s'insèrent. L'historien ne saurait s'en passer. La complémentarité des sources – y compris lorsqu'elles viennent à se contredire – contribue à remobiliser nos connaissances sur le milieu de moyenne montagne et son historicité, tout en laissant apparaître les difficultés à modéliser les rapports complexes et instables entre des acteurs nombreux et changeants au cours des siècles. Comme le rappelle Marc Bloch, « [p]our faire une science, il faudra toujours deux choses : une matière, mais aussi un homme. La réalité humaine, comme celle du monde physique, est énorme et bigarrée⁶⁸ ». Le paysage actuel des hautes chaumes du Rossberg, véritable palimpseste touché encore par les conflits de l'époque contemporaine et par l'essor du tourisme, en témoigne toujours⁶⁹. Le cas du Rossberg n'a cependant d'intérêt que s'il peut être comparé aux situations rencontrées sur d'autres sommets et d'autres massifs, pour savoir dans quelle mesure peut être dégagé un modèle sommital propre aux « Hautes-Vosges » et à leur(s) paysage(s).

Si l'écologie rappelle que la nature a ses lois fondamentales et qu'il en coûte de les transgresser, l'histoire enseigne que l'homme a ses raisons que la nature ignore. Le paysage est acte de liberté ; il est une poésie calligraphiée sur la feuille blanche du climax⁷⁰.

68. Marc BLOCH, *Apologie*, *op. cit.*, p. 121.

69. Jean-Baptiste ORTLIEB, « 14-18 sur le Rossberg. Quand la Grande Guerre s'invite en archéologie », *Les Amis de Thann, Petite et grande histoire*, n° 30, 2015, p. 33-41.

70. Jean-Robert PITTE, *Histoire du paysage*, *op. cit.*, p. 19.

Résumé

Du paysage à l'environnement : le massif du Rossberg aux périodes médiévale et moderne

L'étude historique du massif vosgien n'est pas nouvelle, mais a toujours gagné à se réinventer. L'histoire environnementale incite, en les considérant pour eux-mêmes, à interroger les principaux sommets des Vosges méridionales et à mettre en perspective la perception de leur paysage au cours du temps. Ce dialogue nouveau, entre paysage et environnement, repose sur un rapport original aux sources et à l'interdisciplinarité, dans le but de questionner les dynamiques à l'œuvre sur le temps long. L'histoire mouvementée du massif du Rossberg, entre les vallées de la Thur et de la Doller, permet d'illustrer ce propos.

133

Zusammenfassung

Von der Landschaft zur Umwelt: Das Rossbergmassiv in mittelalterlichen und modernen Zeiten

Der Gebirgszug der Vogesen gilt schon länger als historisch erforscht. Es ist jedoch immer noch möglich neue Aspekte darüber hervorzubringen. Eine umweltgeschichtliche Betrachtung, bei der man die Gipfel der südlichen Vogesen, jeden für sich selbst in Augenschein nimmt, ermöglicht eine Aussage über die Wahrnehmung ihrer Landschaft im Laufe der Zeit. Dieser neue Dialog zwischen Landschaft und Umwelt beruht auf einem originellen und fachübergreifenden Ansatz der Quellenforschung, mit dem Ziel die Kräfte, die über längere Zeiträume gewirkt haben zu ergründen.

Summary

From landscape to environment. The Rossberg massif in medieval and modern history

The historic study of the Vosges has constantly been enriched by new additions. Taking into consideration what the main Vosges summits stand for, the history of the environment should encourage to put them into the perspective of how they used to be interpreted. This new form of dialogue between landscape and environment involves a new relationship to the various sources and to interdisciplinarity so as to question their long term momentum. The troubled history of the Rossberg, wedged between the Thur and the Doller valleys, offers an interesting illustration.